



Conrad Stein

**Le monde du rêve,
le monde des enfants**

Aubier

Psychanalyse

Conrad Stein

Le monde du rêve, le monde des enfants

Conrad Stein
(1924-2010) a tenu
une place éminente
dans la psychanalyse.
Sa participation au
colloque de Bonneval
en 1960 lui valut un
hommage appuyé de
Jacques Lacan, avec
qui il eut des relations
suivies. Fondateur
avec Piera Aulagnier
de la revue
L'Inconscient (1967),
il créa la revue Études
freudiennes en 1969
et l'association
éponyme en 1982.
Son premier livre est
L'Enfant imaginaire
(1971), suivi de La
Mort d'Œdipe (1977)
et de Aussi je vous
aime bien (1978).

Dans ce recueil de textes, réunis après la mort de Conrad Stein, on trouvera des clés pour la conduite de la cure. Des clés pour traverser les difficultés de l'analyse et en affronter les énigmes : celle du féminin, de la séduction, du tragique... Conrad Stein y révèle l'inévitable implication du psychanalyste dans le parcours de ses patients et dans les mouvements de la vie psychique que le transfert actualise. « Je ne veux pas que vous soyez intact de moi », lui dit un jour une patiente.

Conrad Stein montre en quoi l'élucidation des processus en jeu dans la situation analytique est un objectif majeur de la psychanalyse. Il montre que cette notion, loin de figurer dans le contenu manifeste des écrits de Freud, se trouve essentiellement dans ses « linéaments », c'est-à-dire entre les lignes de l'œuvre, pour qui se laisse aller à une lecture plus imaginative que studieuse.

Au travers de textes inédits, d'articles ou de transcriptions de séminaires – parmi lesquels « Le bois de l'holocauste », « Œdipe le surhumain » ou « Les Érinyes d'une mère » –, Conrad Stein lance aux lecteurs un appel inattendu : assumez, assumons la responsabilité de notre plaisir dans la lecture « poétique » du texte freudien. Elle apportera plus de « bien » qu'une lecture trop savante. En se laissant interpréter, le texte dévoile les « passions de l'âme » et mène vers une vérité subjective.

Portrait de Conrad Stein © Jacky Azoulai

Aubier | Psychanalyse

LE MONDE DU RÊVE,
LE MONDE DES ENFANTS

DU MÊME AUTEUR

La Mort d'Œdipe, Paris, Denoël, 1977

Aussi, je vous aime bien, Paris, Denoël, 1978

Les Érinyes d'une mère. Essai sur la haine, Quimper, Calligrammes, 1987

L'Enfant imaginaire, Paris, Denoël, 1971, 2^e édition 1987 ;
rééd. Flammarion, coll. « Champs », 2011

Conrad Stein

LE MONDE DU RÊVE,
LE MONDE DES ENFANTS

Recueil édité par Danièle Brun
Avec des textes de Monique Schneider
et de Jacques Sédât

Aubier

© Flammarion, 2011
ISBN : 978-2-0812-7785-4

À Conrad Stein

PSALMODIE À VOIX TUE

*C'est l'approche de l'instant d'or.
Ce qui dore et ce qui adore
Est enfin dans le ciel
La cloche sonne sur la tour.
Je pense à toi comme jadis
Sous les glaciers tremblants de l'aube
Avant le jour de l'incertain travail.
Je pense à tes silences longs
À tes paroles en hiéroglyphes
Je t'appelle en moi la pyramide
La pyramide de Saqqarah
Dont j'ai gravi autrefois les degrés.
Je me souviens de la belle Bédouine
Son voile blanc, ses couleurs violentes
Qui s'en va à travers le désert
Tenant à la longe un chameau
Elle ne daigne pas un seul regard vers nous.
Où allait-elle, seule dans le désert du Sinai ?
Pour elle, où allions-nous, dans notre minibus encombré ?
Nous croisions notre double ignorance
Comme nous croisions mes édifices de paroles
Et ton silence où résonne
Le bruit de l'allumette qui rallume ta pipe.
Cher amour de transfert, en trois années brûlant
Toujours près de s'éteindre et toujours s'animant
Aux souterrains de la bonté.
Psalmodie de ta voix tue*

*Spasmodie de mes angoisses
Car si je ne peux plus parler
Terreur, panne de lumière
Arrêtée d'une phrase ou d'un signe.
Je me souviens d'un mot à la première séance
Tu répètes le mien en le changeant de sens
Et tu dis : Crucifié ?
Tu révéles en quatre syllabes
L'inflation de l'ego, qui fait rire aujourd'hui
L'arbre qui était dieu en son instant doré.*

Henry BAUCHAU
15 octobre 2010

CONRAD STEIN OU LA PASSION DE LA PSYCHANALYSE

(1924-2010)

Tous ceux qui ont connu Conrad Stein, qui ont travaillé ou échangé avec lui, ont été marqués par son ouverture d'esprit et son refus radical d'une position idéologique de la pratique psychanalytique. Né en 1924 à Berlin, Conrad Stein a passé son enfance et son adolescence entre l'Angleterre, l'Allemagne, la France et la Suisse. Son père, journaliste, suivait de près le contexte politique et, dès 1933, au début de la montée du nazisme, il enjoignit à sa famille de quitter l'Allemagne. Après une scolarité en France, un baccalauréat à Nîmes, un PCB à Grenoble, il s'inscrit en médecine à Genève, regagne la France en 1947 et obtient le titre d'interne des hôpitaux psychiatriques de la Seine en 1951. Il accomplit son internat à Maison Blanche, en même temps que Roger Misès, et soutient sa thèse de doctorat sur « Le mutisme chez l'enfant » en 1954, avec Serge Lebovici.

Il entre en analyse en 1952 avec Marc Schlumberger puis avec Sacha Nacht. En 1960, il est élu membre titulaire de la Société psychanalytique de Paris, après avoir prononcé une communication qui fait date, à la fois pour sa qualité et pour la polémique qu'elle soulève. Sous le titre « La castration comme négation de la

féminité¹ », il y interroge et met en cause le phallocentrisme en vigueur à l'époque dans le milieu analytique.

Conrad Stein joue un grand rôle dans la génération des années 1960, non pas tant du côté de l'histoire du mouvement psychanalytique et de ses scissions, en accompagnant la « troïka » que formaient Wladimir Granoff, Serge Leclaire et François Perrier, que par sa conception de la cure analytique, ainsi que par ses travaux sur l'élucidation des processus à l'œuvre dans la situation analytique. Dès 1960, au VI^e colloque de Bonneval, son propos introductif à l'intervention d'Alphonse de Waelhens et à celle de Jean Laplanche et Serge Leclaire, intitulé « Langage et inconscient² », retient l'attention de Jacques Lacan. Il interviendra d'ailleurs à plusieurs reprises lors de son séminaire, notamment en 1963 et 1965. Notons pour l'anecdote que, deux ans avant de répondre à l'invitation de Jacques Lacan, Conrad Stein avait créé son propre séminaire du jeudi midi à l'Institut de psychanalyse de Paris.

Ce séminaire, auquel de nombreux collègues ont participé, a jusqu'en 1964 été consacré à l'étude de *Totem et tabou*. Puis, durant plus de deux décennies, il a porté sur le commentaire de *L'Interprétation des rêves* – titre que Conrad Stein n'a jamais employé au singulier comme paraît l'exiger l'allemand (*die Traumdeutung*) –, et qu'il explora, selon ses propres termes, dans ses « linéaments », au-delà de son contenu manifeste. À partir de 1984, il reprend l'étude de la tragédie de Sophocle et des personnages d'Œdipe, de Jocaste et de Clytemnestre qui servent de trame à ses travaux sur le désaveu du féminin, sur la haine et sur le matricide – on en trouve l'aboutissement

1. Article publié dans la *Revue française de psychanalyse*, 1961, n° 2, et dans *La Mort d'Œdipe*, Paris, Denoël, 1977, pp. 155-183.

2. Cette communication a paru dans le volume *L'Inconscient*, édité par Henri Ey, Desclée de Brouwer, coll. « Bibliothèque neuropsychiatrique de langue française », 1966 et 1978, pp. 357-370. Elle a été republiée dans l'ouvrage *La Mort d'Œdipe, op. cit.*, pp. 117-142.

dans le présent volume¹. De 2002 jusqu'à sa mort, il tient à Espace analytique, dont il est membre d'honneur, un séminaire bimensuel qu'il centre sur « les principes de la direction de la cure ».

C'est avec Piera Aulagnier et Jean Clavreul qu'il fonde en 1967, hors institution, la revue *L'Inconscient*. En deux ans d'existence, huit numéros voient le jour, consacrés à la transgression, la perversion, la paternité... En 1969, Piera Aulagnier crée *Topique* et Conrad Stein la revue *Études freudiennes*. En 1982, il double la revue d'une association éponyme (AEF) et, avec Danièle Brun, sa femme, ils organisent des colloques préalables aux numéros de la revue, ouverts à tous les courants de pensée et aux questions majeures de la pratique psychanalytique, formation comprise. Cette ouverture signe le refus de voir la psychanalyse inféodée à une idéologie ou à une croyance, comme ce fut le cas à l'époque des premiers disciples de Freud : « Leur position idéologique, dit à ce propos Conrad Stein, se traduisait dans la croyance qu'ils trouveraient la clé de leur inconscient dans le manifeste du texte du maître. En un sens, leur aveuglement n'avait d'égal que celui de Freud². »

Conrad Stein s'élèvera également contre les idéologies susceptibles d'interférer dans la cure, a fortiori contre celles qui pourraient assujettir le patient, fût-ce subrepticement, à une théorie ou une institution : « Le psychanalyste savant qui, comme Faust, se borne à avoir accumulé du savoir est stérile comme l'est Faust et, comme lui, il mène ses patients par le bout du nez. Mais, il faut le souligner, à la différence de Faust, il ne s'en aperçoit pas et il ne s'en apercevra jamais. C'est à cela que mène une adhésion trop servile aux sociétés de psychanalyse³. »

1. Voir notamment les pages 105 à 122.

2. Voir p. 112.

3. Voir p. 11. Référence à la deuxième scène du *Faust* de Goethe, intitulée « Nuit ».

« Au regard de la découverte spécifique de l'opération psychanalytique, il n'est point de savoir constitué¹ », estime-t-il. Ces propos peuvent surprendre de la part d'un homme qui n'est guère prodigue en formules péremptives, préférant le cheminement aléatoire, prudent et parsemé d'interrogations de la cure psychanalytique aux assertions tonitruantes, qu'il qualifiait volontiers d'« éphémères ». Telle est l'une des positions essentielles de Conrad Stein, qu'il convient de rappeler de nos jours, alors que la frilosité défensive côtoie certains fondamentalismes théoriques.

Les exigences de la réalité extérieure n'ont pas échappé à Conrad Stein. Il les a cependant tenues à distance de la pensée du psychanalyste, dont il souligna qu'elle n'était spécifique de la psychanalyse que dans la mesure où, de façon nécessairement fugace et imparfaite, le psychanalyste disposait librement de la représentation de son patient. « Je ne veux pas passer ici sous silence, écrit-il, le non moins traditionnel exposé dit de cas clinique dont généralement, présentant son patient comme un objet d'investigation, l'auteur croit avoir qualité pour dévoiler tant bien que mal le secret de ce dernier, quitte à émailler sa démonstration de quelques références au prétendu "contre-transfert"². »

À ce titre, Conrad Stein met en garde contre les « cures contrôlées », objectivantes, telles qu'elles se pratiquent dans l'institution psychanalytique, et il a publié deux articles sur cette question. Le premier est sa contribution à un colloque d'*Études freudiennes* (1984) sur l'« Au-delà du temps des séances » ; sous la rubrique des « Responsabilités³ » il traite de la question du dépit et de l'espérance du psychanalyste. Le second (1989), rédigé à l'occasion de journées d'études sur « La pratique des cures contrôlées

1. Voir p. 245.

2. Voir p. 242.

3. *Études freudiennes* n° 24, octobre 1984, pp. 135-164.

ou supervision », s'intitule : « En quel lieu, dans quel cadre, à quelles fins parler de ses patients¹ ».

En 2001, nommé président d'honneur de la société Médecine et Psychanalyse, il met en application une méthode de travail en groupe originale : il insiste pour que soit pris pour point de départ d'un exposé le moment d'une séance qui aura créé un effet de surprise pour le praticien. À chacun, tour à tour dans le groupe, d'associer et de réfléchir sur les représentations que ce fragment de récit ne manque pas d'éveiller. Ainsi, ni l'histoire ni le patient dont il est question n'ont à être pris comme objet ni comme objectif d'investigation, mais plutôt comme l'occasion de s'interroger sur les identifications qui circulent entre les participants.

Conrad Stein a eu moins besoin de disciples que de véritables interlocuteurs, jeunes ou vieux, parce qu'il pouvait penser autrement, à leur manière, et il a su leur transmettre le plaisir de lire Freud – j'en ai fait partie. Je dirai qu'il appartient à cette génération de psychanalystes qui nous marqueront longtemps. Il est de ceux qui ont su garder une rigueur de pensée sans allégeance à un courant ou à une théorie susceptibles de faire obstacle au processus de l'analyse et de parasiter la parole de l'analysant. Il était et demeure une figure importante de la psychanalyse.

Jacques Sédât
Juillet 2011

1. *Études freudiennes* n° 31, mai 1989, p. 9-28.

I

LE MONDE DU RÊVE

DANS LES « LINÉAMENTS » DE L'ÉCRITURE DE FREUD¹

Séminaires des 1^{er} octobre et 24 novembre 2002
à Espace analytique.

Sauf erreur de ma part, on ne trouve nulle part dans les écrits de Freud la notion selon laquelle la psychanalyse viserait à l'élucidation des processus à l'œuvre dans la situation analytique. L'étude des processus à l'œuvre dans la situation analytique, c'est-à-dire en prise directe avec l'expérience, ne constitue pas, pour Freud, l'objet de la psychanalyse. Cette notion, je crois que c'est moi qui l'ai inventée et promue. Cela ne signifie pas pour autant que

1. Titre proposé par Danièle Brun. Il s'agit d'extraits de deux séminaires de Conrad Stein, tenus le 1^{er} octobre et le 24 novembre 2002 à Espace analytique. Le thème de la lecture et de l'écriture de Freud, présent de longue date chez Conrad Stein, y occupe une large place. On tiendra compte de la liberté du propos, de sorte que le style contraste avec celui des écrits proprement dits de l'auteur. Le mot « linéaments » emprunté au vocabulaire de Conrad Stein peut guider la lecture du présent ouvrage. Tel un fil rouge, ce mot indique sa position devant le texte freudien qu'il lit certes de façon « poétique », conformément à la définition qu'il donne de cette lecture entre les lignes dont il dit assumer la pleine responsabilité. La rigueur de la lecture et du travail de Conrad Stein, qui croise différents textes de Freud pour étayer son propos, ne pourra pas échapper à ses lecteurs. *Le Monde du rêve, le monde des enfants* se présente comme un document de référence inédit (D.B.).

la pensée freudienne est ma pensée propre. Elle ne l'est pas puisque je prétends trouver chez Freud cette idée d'objet de la psychanalyse, en termes d'élucidation des processus à l'œuvre dans la situation analytique. Je dis que c'est une problématique dont on peut trouver les linéaments dans les écrits de Freud. Si l'on peut trouver cette idée dans les écrits de Freud, c'est qu'elle n'est pas mienne, mais elle n'est pas pour autant celle de Freud. Elle n'est pas davantage, sauf approximation très insuffisante, à la fois celle de Freud et la mienne. Je préfère dire – le mot m'est tombé sous la plume – que l'idée se trouve dans les linéaments de l'œuvre de Freud, de son texte. Le mot « linéaments » désigne quelque chose qui n'est pas le contenu manifeste de l'œuvre, mais plutôt quelque chose que le lecteur attribue à Freud sous sa seule responsabilité. Attribuer à Freud des idées, des notions qui ne sont pas dans ses écrits est une nécessité dans la mesure où Freud a promu quelque chose d'infiniment plus vaste et de beaucoup plus révolutionnaire et novateur que ce qu'il a cru promouvoir, sous la forme d'une nouvelle psychologie des profondeurs qui allait permettre de traiter certains malades. Freud n'était vraisemblablement pas en mesure de saisir la véritable portée, immense, de son œuvre. Cet homme du XIX^e siècle avait besoin du garde-fou de la pensée scientifique, faute de quoi nous aurions eu peut-être un nouveau poète, un nouveau poète fou, mais il n'y aurait pas de psychanalyse. Je vais revenir sur le thème du poète et du psychanalyste poète.

Je veux d'abord dire qu'il y a deux façons de lire Freud. Le psychanalyste qui apprend Freud, qui essaye d'assimiler les uns après les autres les concepts, les propositions à extraire de ses écrits, et qui appuie sa pratique sur cette science, ce psychanalyste me fait penser au *Faust* de Goethe. Je vous en livre une traduction très libre. Dans la deuxième scène, celle qui s'appelle « Nuit », Faust est assis à son bureau, et dit qu'il a étudié la philosophie, le droit, la médecine et malheureusement aussi la théologie, tout cela avec beaucoup d'application et, ajoute-t-il, « me voilà

comme un pauvre diable. On me nomme maître, on me nomme docteur, et voilà dix ans que je mène mes élèves par le bout du nez et que je vois que nous ne pouvons rien savoir ». Je me permets d'ajouter : ne rien savoir d'efficace. Il sait un tas de choses, mais il n'a rien qui offre une prise sur la vie. Donc ce psychanalyste est stérile comme Faust. Le psychanalyste savant qui, comme Faust, se borne à avoir accumulé du savoir est stérile comme l'est Faust et, comme lui, il mène ses patients par le bout du nez. Mais, il faut le souligner, à la différence de Faust, il ne s'en aperçoit pas et il ne s'en apercevra jamais. C'est à cela également que mène une adhésion trop servile aux sociétés de psychanalyse.

La première manière de lire Freud, c'est donc ce que l'on pourrait appeler la manière savante. La deuxième revient à ce que le lecteur trouve son bien dans ce qui lui est révélé au cours de sa lecture. Il a été question tout à l'heure de linéaments, d'ébauches de ce que l'on peut trouver chez Freud, à son corps défendant à lui, Freud, et qui est prêté à Freud, sous la seule responsabilité du lecteur. C'est une lecture que je nommerai volontiers « poétique ». Elle conduit, à mon sens, à l'élaboration d'une pensée freudienne, dont on approche ainsi peu à peu la notion. La pensée freudienne est exclusivement tournée vers le contenu de ce qui est révélé dans le courant d'une lecture de Freud, et que lui-même – on peut l'imaginer – n'aurait pas voulu reconnaître comme sien. Ce n'est pas à Freud et c'est quand même dans Freud. La pensée freudienne est donc quelque chose qui s'élabore sans même que le lecteur l'ait voulu. Rien de délibéré en cela.

La figure du psychanalyste poète que je tente ici d'esquisser se trouve en germe chez Nicolas Abraham dans « Parenthèses¹ ». Il écrit : « Alors une fois qu'il s'est fait

1. N. Abraham, « Parenthèses » [ce qui veut dire : thèmes à « crochets »], in « Pour introduire l'«instinct filial» », *L'Écorce et le Noyau*, Paris, Aubier-Flammarion, 1978, p. 334-347.

Composition et mise en page



N° d'éditeur : N.01EHBN000371.N001
Dépôt légal : septembre 2011